

L'Aristoloché

Journal instructif et satirique paraissant quand il veut n° 46

Rédacteur : Pierre de Laubier – Abonnement : pierredelaubier.e-monsite.com

8 mars 2018

« J'ai longtemps cherché le moyen de me faire haïr de mes contemporains. » — LÉON BLOY.

A qui mieux mieux

On peut supposer que le paradis terrestre était un lieu délectable, et qu'on y était bien. Jusqu'au jour où le serpent souffla à Adam et Eve l'idée qu'il ne suffisait pas d'être *bien*, mais qu'on pouvait être *mieux*. A compter de ce jour, un ange armé d'une épée de feu leur interdit le séjour du jardin d'Eden.

Le proverbe qui dit que « le mieux est l'ennemi du bien » est devenu incompréhensible à l'homme contemporain. Le mieux, comme chacun sait, ne s'évalue que par comparaison. Or, *l'Aristoloché* ne ressemble à rien. Il n'est ni mieux que rien, ni moins que rien. C'est ce caractère particulier qui lui donne toute compétence pour traiter la question du *bien* et du *mieux*.

Le premier visionnaire d'une société dans laquelle chacun était en rivalité avec tous fut Balzac. Ce contemporain de Napoléon avait compris que le caporal devenu empereur par l'usurpation, l'enflure et le crime, allait faire des émules, et *l'Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau, parfumeur*, n'est autre que la vie de Napoléon ramenée à ses proportions ordinaires.

Balzac, qui écrivait « à la lueur du double flambeau de la monarchie légitime et de la religion éternelle », avait bien vu que le bien serait la première victime de la société égalitaire. Car la seule échappatoire à l'égalité, sitôt qu'elle est proclamée, est l'ambition débridée qui enjoint à chacun d'avoir *mieux* que l'autre, sans se soucier de ce qui est *bien* ni pour autrui, ni pour soi-même.

La lutte du mieux contre le bien a renversé l'ordre social. L'égalité proclamée a donné le signal de la lutte de tous contre tous. Elle a du même coup inversé l'ordre moral, fondé sur le discernement entre le bien et le mal. Le mal était l'ennemi du bien ; désormais, le bien est l'ennemi



du mieux. Pour être « plus blanc », l'homme moderne ne compte plus sur la vertu, mais sur la lessive et les produits de consommation.

Les grandes œuvres ne sont pas des îles perdues au milieu de l'océan : elles font partie d'un archipel, et la matière de *la Comédie humaine* avait commencé d'être rassemblée par La Bruyère

et Saint-Simon. Ces deux écrivains (qu'on définit comme moraliste et mémorialiste, mais qui sont des romanciers qui s'ignorent) avaient entrepris l'analyse d'une société fondée sur l'ambition générale pour ainsi dire en laboratoire, à la cour emperuquée, emplumée et enrubannée de Louis XIV, qui a écrit dans les *Instructions au dauphin* : « Je ne voulais être servi que par des hommes qui me devaient tout. » Le premier effet de cet aveu naïf fut que le souverain solaire se fit la source de toute faveur, et que l'égalité sous le soleil conduisit à la servilité.

Que le meilleur gagne !

Pour échapper à cette comédie-ballet, au moins suffisait-il d'éviter la cour et son opulent décor, connu dans le milieu de la pâtisserie sous le nom de château de Versailles. Mais, s'étant emparée du pouvoir royal, la république, loin de l'abolir, étendit l'esprit de cour à la société tout entière, y compris à ceux qui avaient eu le privilège d'y échapper jusqu'alors. Elle organisa donc un vaste système de concours dans lesquels il ne s'agit pas de faire bien, mais de faire mieux ; il n'est pas question d'apprendre quelque chose d'utile, mais d'évincer un concurrent.

Toute société présente une hiérarchie quelconque. Pour la rendre compatible avec l'idéal illusoire de l'égalité, il parut nécessaire de la fonder sur le mérite. Proclamer que « chaque soldat a son bâton de maréchal dans sa giberne », c'est bien joli. Mais, dans ce cas, à qui le malheureux qui finit sa carrière adjudant-chef, ou colonel, peut-il s'en prendre d'autre qu'à lui-même ? Chacun en vient à admettre que celui qui se trouve placé au-dessus de lui est nécessairement mieux que lui. Idée insupportable, car considérer l'adjudant comme une bête et le colonel comme une baderne sont des éléments essentiels du confort moral du soldat, quel qu'en soit le grade.

Le mépris de l'inférieur envers le supérieur est un droit fondamental que l'idée de méritocratie tend à abolir. Elle sème dans le cœur de chaque homme le germe du désespoir, mais aussi celui de l'égoïsme. A leurs propres yeux comme aux yeux de ceux qui ont mieux réussi, les malheureux cessent d'être des malchanceux pour devenir des incapables. La conviction de mériter son malheur est désespérante ; mais l'arrogance de ceux qui croient mériter leur bonheur est haïssable.

A la maxime résignée selon laquelle « là où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute », a succédé l'ardente conviction que « l'herbe est toujours plus verte dans le pré d'à côté ». Et comme, à côté du pré d'à côté, il y a un autre pré dont

l'herbe est plus verte encore, l'ambition éveille un désir que rien ne saurait assouvir.

L'ambition est une servitude. Mais, pour être confortable, la servitude doit être volontaire. Elle prend donc l'apparence de la liberté. Au désir *d'avoir* mieux s'ajoute celui *d'être* mieux. Et la soif de bonheur en vient à faire regretter la toute-puissance de l'argent qui, au moins, n'était pas censé faire le bonheur.

Comparaison n'est pas raison

L'empereur Théodose avait aboli les jeux olympiques parce qu'ils étaient païens (étant chrétien, il savait que le bien peut être partout, et pas seulement sur la première marche du podium). Quand le baron de Coubertin eut l'idée funeste de les restaurer, il leur donna pour devise : « *Fortius, altius, citius.* » Une suite de trois comparatifs qui contredit l'idéal selon lequel « l'important est de participer », mais pas l'esprit d'une époque devenue incapable de faire un éloge sans user du superlatif. La tour Eiffel fut le monument le plus laid de Paris, mais elle a fini par emporter l'admiration car elle est aussi le plus haut.

Chacun est désormais sommé d'aller plus vite, plus haut, plus fort, non seulement dans la poursuite de ses affaires et dans la course aux honneurs, mais dans sa propre chair. Ainsi, Coubertin a malencontreusement ressuscité les antiques idéaux du *καλὸς κἀγαθός* et du *mens sana in corpore sano*, qui font de la santé et de la beauté des vertus, et de la laideur et de la faiblesse, des vices. Et la morale utilitariste recherche ce qui est mieux, mais fait oublier ce qui est bien.

Ce n'est plus seulement sa cafetière qu'on remplace pour avoir mieux, ou son matelas qu'on change pour mieux dormir. Quand on est las d'un conjoint devenu acariâtre ou cacochyme, le remède n'est plus la vertu, c'est-à-dire le bien, mais le divorce, c'est-à-dire le mieux. Même s'il s'agit du conjoint du voisin que le décalogue interdisait de seulement convoiter. C'est ce que Houellebecq a appelé l'*Extension du domaine de la lutte*.

Cette lutte pour la conquête des choses et des corps se poursuit jusqu'à l'instant qu'on disait autrefois suprême, et qui n'est plus que fatal. Certains nous promettent la mort dans la dignité, car mourir sans souffrir, c'est mieux. Mais vivre sans souffrir, c'est mieux aussi. N'ont-ils donc pas plutôt l'intention de décider qui est digne de vivre, et qui ne l'est pas ? Et, par conséquent, d'envoyer dans un monde meilleur ceux qui ne sont pas dignes du meilleur des mondes ?

Pour ma part, je crains de n'en être pas digne. Mais je fais de mon mieux. C'est déjà bien. ■